

Layla

— Désolée, j'ai oublié de t'appeler. Je ne vais pas pouvoir venir déjeuner ce midi.

Je poussai un soupir en désignant d'un geste la paperasse étalée sur mon bureau.

— Pittman m'a demandé de faire une présentation pour un nouveau client.

— C'est le Vieux Pittman ou Joe qui te l'a demandé ?

— Le Vieux Pittman. Enfin, il ne me l'a pas vraiment demandé. Il est entré sans frapper alors que j'étais en téléconférence, m'a forcée à mettre mon client en attente au beau milieu d'une phrase, puis il a aboyé un truc, genre « à trois heures en salle de réunion » et il est parti. J'ai été obligée d'appeler Liz, sa secrétaire, pour en savoir un peu plus.

— C'est super. Ça veut dire que tu es à nouveau dans les petits papiers des grands associés. Je savais que tu y arriverais.

Oliver fit le tour de mon bureau et déposa un baiser sur mes cheveux en se dirigeant vers la porte.

— Je t'apporterai les tacos au thon que tu adores.

— Merci. Tu es le meilleur.

Je fréquentais Oliver Blake depuis environ un mois maintenant, même si nous étions amis depuis presque cinq ans. Il était associé junior dans le service copyright de mon

cabinet d'avocats, et je n'exagérais pas en disant qu'il était le meilleur.

Lorsque j'avais été malade, le week-end dernier, il était venu me voir en m'apportant du bouillon de poule. Quand j'avais un coup de cafard, il me rappelait tout ce qu'il y avait de positif dans ma vie. Oliver m'avait toujours soutenue, même avant que nous commencions à sortir ensemble – en m'encourageant notamment à surmonter la tempête qui avait sévi ici, chez *Latham & Pittman*, alors que j'avais failli me faire virer et radier du barreau, quelques années auparavant. Séduisant, intelligent, avec un poste en or, c'était l'homme idéal que toutes les filles auraient aimé présenter à leurs parents. Et l'opposé total des pauvres types qui m'attiraient habituellement.

La semaine dernière, il avait évoqué le fait que le bail de son appartement toucherait à sa fin dans quelques mois et qu'il aimerait que je l'aide à trouver un logement plus grand – car il espérait que j'y passerais davantage de temps, à l'avenir. Séduisant, intelligent, avec un poste en or, *et...* prêt à s'engager. Dingue, non ?

Je m'étais dit qu'il faudrait tout de même mener ma petite enquête pour vérifier s'il n'avait pas de vices cachés, avant de remettre le nez dans ma présentation, plus urgente.

J'avais vu quelquefois les associés seniors effectuer cet exercice de style, mais ce serait la première fois que j'en ferais un moi-même. Et je n'aimais pas du tout ne disposer que de quelques heures pour étudier les slides et prendre mes propres notes. Sans parler du fait que la seule chose que je savais sur la boîte d'investissement que je devais présenter était qu'il s'agissait d'une start-up qui allait disposer d'un énorme financement. Probablement un trader quelconque, crack dans son genre et arrogant, qui avait quitté sa boîte en emportant un milliard de dollars d'investissement – le type de compte que les associés seniors adorent.

Les sociétés d'investissement à l'ancienne étaient de bons clients – des facturations stables pour passer en

revue leurs contrats, prospectus et innombrables échanges avec la SEC – mais les boîtes d’investissements récentes, menées par de jeunes cadres dynamiques insolents d’assurance, accumulaient les factures d’avocats comme s’ils payaient avec de l’argent du Monopoly. Ils étaient poursuivis en justice pour harcèlement sur leurs employés, discrimination, ruptures de contrats, violations des règles de sécurité. Même notre service fiscal devait se mêler de leurs dossiers, ces jeunes loups ayant tendance à se croire plus malins que le fisc.

Quelques heures plus tard, une fois venu le moment de ma présentation, je pris l’ascenseur jusqu’à l’étage le plus élevé et poussai les épaisses portes de verre menant aux quartiers de la direction. Mon entreprise ne lésinait pas sur les moyens matériels – mon bureau personnel était spacieux, avec un mobilier haut de gamme. Mais l’étage de la direction suintait littéralement l’argent, dans un genre plus ancien : comptoir d’accueil en acajou, chandeliers de cristal, grands tapis persans et œuvres d’art originales parfaitement éclairées.

Je me rappelai la dernière fois que j’avais été invitée à cet étage : cela remontait à presque deux ans, quand on m’avait sommée d’expliquer mes actes. Résultat des courses, j’avais été envoyée devant le comité de discipline de l’Association du barreau de l’État de New York. Il n’était jamais anodin – pour le meilleur ou pour le pire – d’être invité au dernier étage, raison pour laquelle j’étais vraiment intriguée par le fait de devoir effectuer la présentation d’aujourd’hui.

Sarah Dursh, une associée senior, me retrouva dans le couloir alors que je marchais vers la salle de réunion.

— Tu es prête ?

— Aussi prête qu’on puisse l’être quand on ne sait presque rien d’un client.

Elle fronça les sourcils.

— Comment ça, tu ne sais presque rien du client ?

— Je vois les grandes lignes. Mais la plaquette de l'entreprise n'était pas encore prête, si bien que je ne connais pas les acteurs clés. Je ne me sens pas très bien préparée.

— Mais tu as travaillé avec le PDG, avant, dit Sarah.
Elle secoua la tête.

— C'est pour ça qu'il a voulu que ce soit toi qui fasses la présentation.

— Quelqu'un a voulu que ce soit moi, spécifiquement ?
Je ne savais pas. Et qui donc ?

Nous arrivions devant la porte vitrée de la salle de réunion et je vis Archibald Pittman au fond de la pièce, qui riait en parlant à un homme. Celui-ci nous tournait le dos, m'empêchant pour le moment de voir son visage.

Je ne percutai pas non plus immédiatement lorsque Sarah répondit :

— Tiens, il est là : M. Westbrook. C'est lui qui a voulu que tu te charges de la réunion de présentation.

Ayant les bras chargés par mes dossiers, mon ordinateur et un gobelet de café Starbucks, je laissai Sarah m'ouvrir la porte et entrai dans la salle la première. J'avais juste fait deux pas quand l'homme à qui parlait Pittman se retourna. C'est là que tout bascula.

Je me figeai sur place. Littéralement.

Sarah, qui me talonnait, me heurta alors, et les dossiers me glissèrent des mains. Je me penchai pour tenter de les rattraper et serrai involontairement le gobelet, dont le couvercle s'éjecta sous la pression. Je tentai de le rattraper, mais ne parvins qu'à renverser la totalité de son contenu sur la moquette. La seule chose que je fus capable de garder en main était mon ordinateur portable.

Avant même que je puisse ramasser mes affaires, une main puissante se posa sur mon coude tandis que je considérais le sol en vacillant. L'homme venait de s'accroupir juste devant moi.

Je ne pouvais rien faire d'autre que le regarder, et pourtant, je n'en croyais pas mes yeux.

Je n'étais même pas capable d'ouvrir ma grande bouche pour articuler le moindre mot, et nous nous retrouvâmes bientôt face à face. L'intensité du regard qu'il me coula me coupa le souffle. Je sentis mon pouls s'accélérer, mon cœur battre la chamade, et n'essayai même pas de récupérer mes dossiers ou mon gobelet vide.

Sans lâcher mon coude, il me tendit son autre main.

— Ravi de te revoir, Fifi.

Je ne sais pas comment j'ai réussi à commencer cette présentation. J'étais déjà nerveuse à l'idée de prendre la parole devant M. Pittman et les autres grands associés. Mais j'ignorais alors que Gray Westbrook serait assis dans la salle, juste en face de moi. Son regard était pénétrant, et son petit sourire en coin m'intimidait et me mettait en rage à la fois.

Pour ne rien arranger, il était encore plus beau que dans mon souvenir. Son teint bronzé faisait ressortir le vert éclatant de ses yeux. À travers son costume parfaitement taillé, je devinais un corps plus musclé qu'avant, aussi ciselé que sa mâchoire. Assis au bout de la table, il dégageait une force qui allumait directement tous mes points chauds. J'avais oublié qu'un homme pouvait me faire cet effet-là, physiquement.

Je tentai de l'ignorer et de me concentrer sur mes slides, mais il me rendit la tâche presque impossible. Dès le début de mon intervention, il me força à lui parler en me posant des questions. Ma présentation comptait environ trente slides ; jusqu'ici, il m'avait déjà interrompue au moins sur dix. Au début, cela me stressa beaucoup, même si ses questions n'avaient rien de bien méchant. Mais une fois que j'eus recouvré mes esprits, ses interruptions constantes finirent par me taper sur les nerfs.

— Notre service des titres travaille en étroite collaboration avec la SEC, la FINRA, le département de la Justice et la New York State Securities Division, afin de suivre et de...

Nouvelle interruption :

— Qui chapeautera mon équipe ?

— Comme j'allais le dire, le service des titres compte un associé senior qui a travaillé au département de la Justice et géré des cas de fraude sur titres pour onze...

Alors que je parlais, Gray regarda sa montre. Il m'interrompit, pour ce qui devait être la vingtième fois en moins d'une demi-heure :

— Désolé. J'ai un rendez-vous à l'autre bout de la ville, il faut que j'y aille.

Si les yeux pouvaient lancer des poignards, ce type aurait été lacéré sur-le-champ. À quoi il joue, là ? Il essaie de se venger de la fin de notre histoire ou quoi ?

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Il était pourtant clair que notre présentation durerait au moins une heure, non ?

Sans quitter Gray du regard, je sentis toutes les têtes se tourner vers moi. Les associés seniors devaient frôler la crise cardiaque.

Je m'en foutais royalement.

— Nous étions convenus d'une heure, en effet, mais une urgence m'appelle ailleurs, dit-il.

— Ah oui ? Et quand en avez-vous eu connaissance ?

— Layla, m'avertit M. Pittman en s'abstenant d'ajouter « ça suffit comme ça ».

Son ton était suffisamment éloquent.

Il se tourna alors vers Gray.

— Désolé, monsieur Westbrook. Nous comprenons que vous ayez des contraintes, naturellement. Peut-être pouvons-nous reprogrammer un rendez-vous. Je serais ravi

de terminer moi-même cette présentation et de répondre à toutes vos questions.

Gray se leva et boutonna sa veste.

— Ce ne sera pas nécessaire.

M. Pittman voulut argumenter, mais Gray s'adressa à moi depuis l'autre bout de la table :

— Peut-être Layla pourra-t-elle finir cela ce soir, autour d'un dîner ?

Je plissai les yeux.

— J'ai un autre rendez-vous avec un client.

Les yeux de Pittman faillirent sauter de leurs orbites.

— Je m'arrangerai pour régler ce qui vous retenait ce soir, Layla, dit-il. Terminez donc votre présentation lors d'un dîner avec M. Westbrook.

Le big boss n'exprimait pas une requête ; il me donnait un ordre. Ayant déjà poussé le bouchon assez loin, je m'abstins de répliquer et me contentai de dévisager Gray sans rien dire.

Les associés se levèrent pour aller serrer la main de notre futur client et échanger les banalités d'usage. Quant à moi, je n'avais aucune intention de rejoindre l'autre bout de la table. Au lieu de quoi, je pris le temps de ranger mes dossiers et mon ordinateur, en espérant que *M. Westbrook* déguerpisse rapidement.

Espoir déçu.

Gray s'approcha et me tendit la main.

— Madame Hutton.

Voyant que mes patrons observaient notre échange, je lui serrai la main. Il en profita pour m'attirer un peu plus près de lui, et je sentis son souffle chaud dans mon cou comme il murmurait à mon oreille :

— Tu peux faire comme si tu étais en colère, ton corps me dit tout le contraire. Tu es aussi contente de me voir que je le suis.

Je reculai vivement, indignée.

— Tu es malade.

Il baissa les yeux vers ma poitrine, où mes tétons semblaient sur le point de percer le fin tissu de mon chemisier. *Ah, les traîtres !*

Gray eut un petit rictus.

— Chez Logan, à sept heures. Je m'occupe de réserver et de t'envoyer un véhicule.

— Inutile, je te retrouverai là-bas.

Il rit en secouant la tête.

— Ah, cette insolence me manquait, Fifi Brindacier.

Tant mieux, parce que tu n'as pas fini d'en bouffer.

Bien entendu, j'étais la seule à être à l'heure. Je consultai mon téléphone : dix-neuf heures dix. Décidant d'appliquer la règle en vigueur à la fac, je me dis que j'accordais encore cinq minutes à Gray avant de prendre la tangente.

— Désirez-vous boire un verre pour patienter ? me proposa le serveur.

Habituellement, j'attendais de voir quel choix faisait mon client concernant l'alcool et je m'alignais. Mais ce soir, c'était particulier. Je frictionnai mon cou endolori.

— Oui, je prendrai une vodka canneberge, s'il vous plaît.

J'espérais que cela allait me détendre les nerfs et dénouer la tension que j'avais dans la mâchoire, avant que tout ça ne tourne en mal de tête carabiné. Je pris mon téléphone et commençai à parcourir mes e-mails en attendant.

Je tournai vivement la tête en entendant soudain la voix de Gray derrière moi.

— Pardon pour le retard.

Mon cœur se mit à palpiter et je réprimai une sorte d'excitation qui montait en moi.

— Ah oui, vraiment ? J'ai plutôt l'impression que tu ne t'embarrasses pas de bonnes manières, après la façon dont tu m'as interrompue un millier de fois aujourd'hui.

Il ignore totalement ma remarque et s'assit devant moi.

— La circulation est infernale, à cette heure-ci. La prochaine fois, on dînera chez moi.

— Il n'y aura pas de prochaine fois.

Il me toisa, un sourire arrogant sur les lèvres.

— Bien sûr que si. Il y aura plein d'autres prochaines fois. Et au bout du compte, tu arrêteras de faire semblant de ne pas apprécier ma compagnie.

Je me maudissais de sentir mon corps réagir ainsi devant lui. Dès le début, il y avait eu une alchimie folle entre nous, que j'avais du mal à maîtriser. Je soupirai.

— À quoi tu joues, Gray ? Pourquoi est-ce que tu es venu à ma boîte ?

Il prit la serviette pliée devant lui et la posa sur ses genoux.

— C'est évident, non ? Parce que j'ai besoin d'un nouveau représentant légal.

— Dans ma boîte ? Et tu préfères que ce représentant soit une petite associée plutôt que le chef de mon chef – le patron de notre service des titres ? Voire Pittman lui-même, qui serait ravi de t'accompagner et de te fournir tous les conseils juridiques qui pourraient t'être utiles, avec ses cinquante années d'expérience ?

— La loyauté est quelque chose d'important pour moi. Je veux quelqu'un à qui je puisse faire confiance pour mes affaires.

— Et tu as décidé que ce serait *moi* ? Une associée avec cinq ans d'expérience, qui vient de se faire taper sur les doigts par l'Association du barreau pour violation de la confidentialité avocat-client ?

Le serveur arriva avec mon verre.

— Pour vous, madame. Désirez-vous quelque chose à boire, monsieur ? dit-il en se tournant vers Gray. Ou bien préférez-vous attendre que le reste de vos amis vous rejoignent ?

— Nous ne serons que deux. Je prendrai un Macallan, sec, s'il vous plaît.

— Tout de suite, monsieur.

Le serveur passa de l'autre côté de la table et commença à retirer le troisième couvert installé. Je levai une main pour l'interrompre.

— En fait, nous aurons bien une troisième personne. Vous pouvez laisser tout ça.

— Très bien, répondit-il en hochant la tête.

Gray attendit que le serveur se soit éloigné.

— Je n'ai invité personne d'autre à ce dîner, dit-il.

Je bus une gorgée de vodka et lui offris un sourire factice et mielleux.

— Moi, si. Je me suis dit qu'un client aussi important que toi devrait avoir plus d'un avocat pour répondre à ses questions.

Alors que je posais mon verre, je vis entrer l'autre homme que j'attendais ce soir. Il balaya la salle du regard tandis que je levais la main pour lui faire signe.

— Le timing est parfait. Oliver est arrivé.

Gray avisa l'homme qui avançait vers nous avant de poser à nouveau les yeux sur moi. Au lieu d'être énervé, ce con avait l'air amusé.

— Comme c'est mignon, ironisa-t-il. Tu as invité un chaperon, tellement tu as peur de ne pas te maîtriser avec moi.

Gray

— Alors, vous êtes le chef de Layla ?

J’avalai une bonne lampée du verre que le serveur venait de m’apporter.

— Non, je ne suis pas son chef. Je travaille dans le service copyright, mais je suis associé junior chez *Latham & Pittman* depuis quinze ans. Je suis là pour répondre à toutes vos questions.

J’avais envie que ce boulet assis entre Layla et moi dégage de notre table.

— Vous sous-entendez par-là que Layla n’est pas capable de répondre à toutes les questions que je pourrais lui poser ?

— Non, pas du tout.

— Dans ce cas, que faites-vous ici ?

Avec son cou semblable à un crayon, le type se tourna vers Layla.

— C’est moi qui ai invité Oliver, affirma-t-elle. Comme je vous l’ai dit, j’ai pensé qu’il valait mieux avoir plus d’une personne pour répondre à vos interrogations, vu l’importance que votre compte pourrait avoir pour notre entreprise.

— Eh bien, vous avez mal pensé.

Je me tournai vers Oliver.

— Vous pouvez partir. Je suis certain que Layla saura répondre à toutes mes questions.

Layla parla entre ses dents, tout en parvenant à garder un ton maîtrisé :

— Oliver est là, maintenant, et il nous apporte une vraie valeur ajoutée. Je suis sûre que vous vous en rendrez compte à la fin de ce dîner.

Le serveur apparut, les menus entre les mains.

— Ça, ça m'étonnerait, marmonnai-je dans ma barbe.

Une fois les commandes passées, le chaperon de Layla s'excusa pour se rendre aux toilettes. Dès qu'il eut tourné les talons, je mis les choses au clair :

— Il faut qu'on parle, Layla. Rien que toi et moi. Dis-lui de se barrer.

— Quoi ? Pas question.

— Très bien. Je m'en charge moi-même, alors, dis-je en me levant.

Ignorant les protestations de Layla dans mon dos, je suivis l'associé junior aux toilettes. Monsieur Cou de crayon était à l'urinoir ; et visiblement, son cou n'était pas la seule partie de son anatomie qui ressemblait à un crayon. Je me plantai à côté de lui et fouillai dans ma poche. Je sortis dix billets de cent dollars de mon portefeuille et attendis que l'autre referme sa braguette. Puis je lui tendis le fric.

— Un petit dîner ailleurs ? C'est moi qui régale.

Cou de crayon avisa la liasse, leva les yeux vers moi et se dirigea vers les lavabos. J'attendis qu'il ait fini de se laver les mains.

Lorsqu'il eut terminé, il s'appuya contre le lavabo et croisa les bras sur sa poitrine.

— Je suppose que nous parlons d'homme à homme en cet instant, pas comme un avocat de chez *Latham & Pittman* à un client potentiel, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, acquiesçai-je. D'homme à homme.

Il sourit.

— Bien. Alors permettez-moi de vous dire que vous perdez votre temps, si vous vous intéressez à Mme Hutton.

— Et pourquoi donc ?

— Pour trois raisons. Primo, Layla ne sortirait jamais

avec un client. Secundo, j'ai mené ma petite enquête sur vous. Vous êtes peut-être un client susceptible de rapporter beaucoup d'argent à l'entreprise, mais vous êtes également un ancien taulard. Et tertio, Layla est ma petite amie.

Mon cœur s'accéléra. Je ne m'attendais pas du tout au troisième argument. Et je n'étais pas très heureux qu'il sache que je venais de passer trois ans en prison. Mais si Oliver pensait me faire flipper avec ça, il se mettait le doigt dans l'œil. Même si j'avais trouvé ce type un tant soit peu intimidant – ce qui était loin d'être le cas –, jamais je ne l'aurais laissé paraître.

Au lieu de quoi, je souris et posai une main sur son épaule.

— Je vais être franc avec vous, puisqu'on se parle d'homme à homme : *aucune* de ces trois raisons ne m'effraie.

Il eut au moins l'intelligence de saisir le sous-entendu. Oliver – le *petit ami* – garda le silence pendant une bonne partie du dîner, laissant Layla mener la discussion. À la différence de cet après-midi, je la laissai me raconter tout ce que je savais déjà sur la société d'avocats, sans l'interrompre. Je me foutais royalement de savoir lequel de ses petits camarades allait gérer mes affaires. Mais le simple fait de me trouver autour de cette petite table, à regarder bouger la bouche de Layla tandis qu'elle parlait, à admirer la subtile constellation des taches de rousseur qu'elle tentait de cacher et à fixer délibérément ses lèvres pleines quand elle me regardait alors que Bite de crayon ne remarquait rien, m'amusait beaucoup. Je voulais la voir se trémousser sur sa chaise.

Plus d'un an s'était écoulé depuis que je l'avais vue ; en admettant que ce soit possible, je la trouvais encore plus belle qu'avant. Ses cheveux bruns étaient plus longs et elle les laissait onduler naturellement plutôt que de les lisser comme elle le faisait auparavant. En la regardant, je ne pensais qu'à une chose : ses cheveux étaient tels que je

rêvais de les voir après que nos corps avaient passé des heures à se frotter l'un contre l'autre.

Ç'avait été un rêve récurrent quand elle avait coupé les ponts avec moi. Cette pensée m'avait hanté pendant d'innombrables nuits solitaires.

Ce soir, ses lèvres charnues arboraient un rouge vif, et je scotchais sur le milieu de sa lèvre supérieure, qui formait un V parfait. J'avais envie de parcourir ce tracé avec ma langue. Son long cou si féminin appelait les baisers, la morsure. Mais le clou du spectacle, c'étaient ses yeux – d'un bleu-vert pâle qui s'assombrissait quand elle était excitée.

— Est-ce que vous m'écoutez ? lança-t-elle en clignant des yeux.

Merde. Je n'avais pas entendu un traître mot de ce qu'elle disait.

— Bien sûr que je vous écoute.

Elle se pencha vers moi et baissa d'un ton.

— Alors, qu'est-ce que je viens de dire ?

Bon Dieu, ses yeux s'assombrissent aussi quand elle est en colère. J'avais hâte de la baiser quand elle serait en colère, pour voir ce que ça donnait.

— Vous parliez de l'entreprise.

Elle plissa les yeux en me regardant, visiblement agacée.

— Bon, passons. Il n'y a que moi qui parle depuis le début de ce dîner, de toute façon. Alors dites-moi, *monsieur Westbrook*, quels services attendez-vous d'une société comme la nôtre ? Cet après-midi, vous avez évoqué votre demande de licence auprès de la SEC et votre nouvelle aventure dans le monde des affaires. Seulement, je ne sais rien de vos projets, puisque vous étiez trop occupé pour nous accorder *une heure entière*, tout à l'heure.

Bite de crayon nous regarda tour à tour. De toute évidence, il ne savait que penser de l'attitude de Layla. Ce qui était sûr, c'est qu'il devait quand même s'amuser vu que j'avais tenté de le soudoyer, mais j'avais l'impression qu'il ne

savait rien de l'histoire entre Layla et moi. Je décidai d'en avoir le cœur net :

— Votre visage me dit quelque chose, Oliver, mais je n'arrive pas à savoir où je vous ai vu. Êtes-vous déjà allé à l'établissement pénitentiaire fédéral d'Otisville, par hasard ?

C'était la première fois que je m'adressais directement à lui depuis notre échange dans les toilettes.

— Moi ? Non, jamais.

Il regarda Layla.

— Mais c'est là que tu as donné des cours aux détenus sur le pourvoi en cassation pendant un moment, non ?

— Oui.

Elle me jeta un regard noir en forme d'avertissement.

Oliver n'était apparemment pas la moitié d'un idiot.

— Est-ce là que vous avez purgé votre peine ? demanda-t-il.

Je levai mon verre à mes lèvres en souriant.

— Oui.

Il regarda son adorable petite amie, puis moi, puis elle à nouveau.

— Vous vous êtes déjà rencontrés, tous les deux ?

Et l'adorable petite amie de lui mentir sans vergogne :

— *Non.*

Je jubilais et offris à Oliver mon premier sourire sincère. Moi qui pensais que Bite de crayon allait me compliquer la tâche s'agissant d'évaluer si Layla était susceptible de revenir vers moi ou non. Mais ce mensonge en disait plus que tout ce qu'elle aurait pu admettre.

À moins d'être malade mental, on ne ment pas sans raison. Et il n'existe qu'une seule raison pour laquelle on ment au type avec qui l'on sort à propos d'un autre homme : pour que le premier ne soit pas jaloux. Ce qui signifie qu'il y avait matière pour lui à être jaloux.

Je haussai un sourcil et souris à Layla. Elle fronça les siens, rendant ses yeux encore plus sombres.

— Et si vous nous en disiez un peu plus sur vos attentes en termes juridiques, monsieur Westbrook, enchaîna-t-elle. Quel genre d'entreprise allez-vous lancer ?

— Nous nous lançons dans le capital-risque. L'idée est de se spécialiser dans les investissements des nouvelles technologies et communications. J'aurai donc besoin de quelqu'un pour effectuer un audit préalable sur les licences nécessaires aux investissements potentiels, s'occuper des conventions d'achat, suivre les accords de prêt et vérifier que nous ne risquons pas de coucher avec des escrocs.

— Ce dernier élément est intéressant, dit Layla, son verre à la main. Et comptez-vous faire une demande pour récupérer votre licence de société de placement ?

— Oui. Mais pas dans l'immédiat. Pour le moment, je préfère me concentrer sur le capital-risque, le temps que je travaille sur quelques trucs qui pourraient m'aider à augmenter mes chances de récupérer ma licence.

— Vous savez, les chances que la Finra vous la restitue après une condamnation pour escroquerie sont très minces, dit Layla. C'est dix ans d'interdiction d'exercer, automatiquement.

— Techniquement, je n'ai pas été condamné. J'ai accepté de plaider coupable pour éviter d'aller au procès et risquer plus gros. À l'époque, c'était un moindre mal.

— Aux yeux de la loi, accepter de plaider coupable est l'équivalent légal d'une condamnation.

— Je comprends les conséquences de ce choix. Cela dit, j'ai lu qu'il est possible d'obtenir une dérogation pour exercer en dépit de ces circonstances.

— Théoriquement, oui, c'est possible. Mais ce n'est pas facile. Nous avons essayé plusieurs fois, ce n'est jamais passé.

— Eh bien, alors, je crois qu'il y aura beaucoup de *premières fois* pour nous à l'avenir.

Je levai mon verre à sa santé.

Le dîner terminé, nous sortîmes tous les trois jusqu'à l'espace voiturier. Je pris mon temps pour fouiller dans ma poche et en sortir le ticket qui me permettrait de récupérer mon véhicule. Par chance, la première voiture à arriver était celle d'Oliver, et une autre qui n'était ni la mienne ni celle de Layla se gara juste derrière lui, le forçant à ne pas s'attarder.

Il traîna quelques instants, espérant probablement voir arriver le véhicule de Layla afin de ne pas nous laisser seuls tous les deux. En vain.

Un couple monta dans la voiture derrière lui ; je les désignai d'un signe de tête.

— Je crois que vous bloquez des gens qui voudraient partir.

Il regarda Layla, puis moi.

— Ne vous en faites pas, ajoutai-je avec un sourire. Je veillerai à ce qu'elle récupère bien sa voiture.

À sa place, jamais je n'aurais laissé ma copine seule devant un restaurant en compagnie d'un ancien taulard qui avait clairement exprimé ses vues sur elle – que celui-ci soit un gros client potentiel ou non.

Malgré son air tiraillé, Oliver opta pour la décision la moins digne d'un homme.

— On se voit au bureau demain, dit-il en pressant l'épaule de Layla.

Il me tendit ensuite la main. *Poigne trop molle... lavette.*

— Ravi de vous avoir rencontré. J'espère que vous rejoindrez *Latham & Pittman*.

— Bonsoir, me contentai-je de répondre en lui broyant la main.

Layla et moi le regardâmes s'éloigner sans rien dire.

— Oliver est mon petit ami, déclara-t-elle ensuite d'un ton ferme.

— Je sais. Il me l'a dit dans les toilettes, quand j'ai

tenté de le soudoyer pour qu'il se barre. Joli baiser d'au revoir, au fait.

Ses yeux lancèrent des éclairs.

— Tu n'as pas fait ça ! Bon Dieu, ce que tu peux être con !

Mes yeux se posèrent sur ses lèvres.

— Cette bouche féroce m'a manqué, tu sais.

Et j'ai trop hâte de la baiser, pensai-je en m'abstenant de le dire, le moment étant clairement mal choisi.

— Tu es malade. Et je te signale que ça n'aurait pas été professionnel de sa part de m'embrasser devant un client – mais évidemment, ce n'est pas le genre de chose qui te vient à l'esprit.

— Je crois que c'est lui, le malade. Quelle connerie, de partir en laissant sa copine avec un homme qui a clairement manifesté ses vues sur elle. Et pour ma part, je n'en aurais rien à foutre d'être professionnel ou non : j'aurais marqué mon territoire, quoi qu'il arrive.

Layla posa les mains sur ses hanches.

— Il me fait confiance, c'est tout. Et qu'est-ce que c'est que cette idée de marquer son territoire ? Tu te prends pour un chien, ou quoi ? Est-ce que tu pisses sur les bouches d'incendie, tant que tu y es ?

— Ah, il te fait confiance ? D'accord. Ce doit être pour ça qu'il n'a pas décelé ton mensonge quand tu lui as dit qu'on ne s'était jamais vus avant.

Je fis un pas vers elle, m'immisçant dans son espace personnel. Au lieu de reculer, elle leva la tête pour me regarder dans les yeux. J'adorais cette façon qu'elle avait de résister.

— Il n'a pas besoin de le savoir. Tu sais pourquoi ? Parce qu'il n'y a rien eu entre nous.

— Raconte-toi ce que tu veux.

— Bon sang, ce niveau d'arrogance que tu peux avoir...

Je passai une main sur ses cheveux.

— Tu as changé de coiffure. J'adore tes cheveux, comme ça. C'est sexy. Dommage que tu essaies encore de dissimuler ces adorables taches de rousseur sur ton nez.

Elle écarta vivement ma main.

— Tu m'écoutes ou pas ?

— Oui. Il te fait confiance. Il n'y a rien eu entre nous. Je suis un connard arrogant.

Elle grommela, furieuse. C'était craquant.

— Vos clés, mademoiselle.

Ni elle ni moi n'avions vu sa voiture arriver, pas plus que le voiturier qui agitait les clés à côté de nous.

Layla saisit ses clés et fonça vers sa voiture. L'employé courut ouvrir sa portière. Avant d'entrer dans son véhicule, elle s'arrêta et me lança par-dessus le capot :

— Trouve-toi une autre boîte d'avocats, Gray. Si tu crois qu'il va se passer quelque chose entre nous, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'au coude.